

NOUVEAUX
M É M O I R E S
HISTORIQUES
SUR
LA GUERRE DE SEPT ANS;

PAR M. DE RETZOW,

Ancien capitaine au service de Prusse.

Traduits de l'allemand.

*Suum cuique decus posteritas rependit. Quo magis
socordiam eorum irridere libet, qui præsentè
potentiâ credunt extingui posse etiam sequentis
ævi memoriam.*

ANNALES DE TACITE, Liv. IV, Chap. XXXV.

T O M E S E C O N D .

A B E R L I N ,

Chez H I M B U R G , Libraire;

A P A R I S ,

Chez T R E U T T E L et W ü R T Z , Libraires.

1803.

NOUVEAUX
M É M O I R E S
HISTORIQUES
SUR
LA GUERRE DE SEPT ANS.

TOME II.

OUVRAGES

MILITAIRES, HISTORIQUES, GÉOGRAPHIQUES ET
TOPOGRAPHIQUES,

*Extraits du Catalogue de TREUTTEL et WÜRTZ, libraires,
à Paris, quai Voltaire n°. 2, et à Strasbourg, Grand'rue,
n°. 15.*

Cours de mathématiques à l'usage des élèves de l'artillerie, par Bezout; 4 vol. in-8. an II, édit. orig.
Examen maritime théorique et pratique, par Don Juan, 2 vol. in-4. 1783.

Géographie de Busching, nouvelle édition originale, revue, corrigée et augmentée, 14 tomes formant 16 vol. in-8.

Histoire des quatre dernières campagnes de Turenne; de 1672 à 1675, enrichie de cartes et plans, par Beaurain, in-fol. 2 vol. dont un de planches, 1782.

Histoire de la campagne des Prussiens en Hollande, en 1787, par M. de Pfau, traduite de l'allemand, avec plans et cartes, 1 gros vol. in-4. 1790.

Histoire de France, depuis la révolution de 1789, écrite d'après les mémoires et manuscrits contemporains, recueillis dans les dépôts civils et militaires, par le cit. F. E. Toulangeon, (membre de l'Institut national) avec cartes et plans, tomes 1 à 4, gr. in-8., de l'imprimerie de Didot jeune. an IX et XII.

— La même, format in-4., tomes 1 et 2.

— Du même ouvrage, la seconde livraison, séparément, formant les tomes 3 et 4 de l'édition in-8. et le tome 2 de l'édition in-4. avec cartes et plans.

Histoire de la guerre de Hongrie en 1716, 1717 et 1718, par le comte de Schmettau, in-8. 1788.

Idées d'un militaire pour la disposition des troupes confiées aux jeunes officiers dans la défense et l'attaque des petits postes, par M. Fossé; 1 vol. grand in-4., de l'imprimerie de Didot l'aîné, avec 11 pl. en couleur, 1783; pap. fin d'Auvergne.

— Papier fin d'Annonay.

Instruction militaire, ou partie de la science de l'officier, concernant la géométrie relative à la guerre de

- campagne, avec des tangentes et 14 planches, par M. Fossé, 2 vol. in-8., 1788.
- Journal d'un voyage en Prusse et en Allemagne, fait en 1773, par J. A. H. Guibert, de l'académie française, (auteur de l'*Essai général de tactique*); ouvrage posthume, publié par la veuve, précédé d'une notice historique sur la vie de Guibert, par F. E. Toulongeon, 2 vol. in-8. avec gravures, au X.
- Lettre sur la campagne du général Macdonald dans les Grisons, 1800 et 1801, par Ph. Ségur, officier de l'état-major, in-8. an X.
- Lettres et Mémoires de Gustave-Adolphe, de ses ministres et de ses généraux, sur les guerres des Suédois, in-8. 1790.
- Lettres sur la vie et le règne de Frédéric II, roi de Prusse, par J. Ch. Laveaux, 3 vol. in-8. avec portrait. 1789.
- Mémoires sur la dernière guerre entre la France et l'Espagne, dans les Pyrénées occidentales, par le cit. B***, avec une Carte militaire, in-8. an X.
- Mémorial topographique et militaire du dépôt général de la guerre, publié par ordre du ministre, in-8. 1^{er}. II^e. III^e. et IV^e. vol., avec fig. an XI.
- Cet ouvrage se continue.
- Œuvres complètes de Frédéric II, roi de Prusse, 20 vol. in-8. sur beau papier. avec portraits, 1788; éd. originale sans cartons ministériels.
- Sur grand papier vélin anglais.
- Précis des événemens militaires, ou Essai historique sur la guerre présente (par le général Mathieu Dumas), avec cartes et plans. Campagne de 1799; ouvrage complet, formant douze numéros, ou 2 gros vol. in-8., ans VIII et IX.
- Précis sur la défense, relative au service de campagne, à l'usage de l'officier d'infanterie, par Fossé, in-8., an X.
- Recueil des principaux traités d'alliance, de paix, de trêves, de neutralité, de commerce, de limites, d'échange, etc., conclus par les puissances de l'Europe, tant entr'elles qu'avec les puissances et états dans d'autres parties du monde, depuis 1761 jusqu'à présent, par M. Martens. 7 vol. in-8. et 2 vol. de supplément, ensemble 9 vol. in-8. 1791 à 1802.
- Recueil (nouveau) des traités de paix, d'amitié, d'alliance, de neutralité et autres, conclus entre la Ré-

publique française et les différentes puissances de l'Europe depuis 1792 jusqu'à la paix générale, avec plusieurs autres pièces qui pourront servir d'éclaircissement au moderne droit des gens reconnu dans l'Europe, 4 vol. petit in-8., 1803.

Cartes.

Atlas nouveau de la Suisse, levé par Weiss, en seize grandes feuilles, sur une échelle d'environ 18 lignes par lieue.

Carte nouvelle du théâtre de la guerre en Italie, par Bacler Dalbe, 30 grandes feuilles sur papier pâte vélin, publiées en trois livraisons.

— Du même ouvrage, la continuation et le complément, savoir : le royaume de Naples, la Sicile, la Sardaigne et Malte; 20 feuilles de la même échelle, divisées en 2 livraisons, an XI.

— Ladite carte complète, en 5 livraisons.

Carte nouvelle du Tyrol, d'après Anich et Huber; publiée par ordre du ministre de la guerre, en 6 grandes feuilles.

Carte du cours du Rhin depuis Basle à Spire, en 3 petites feuilles, à lisières enluminées.

Carte des environs de Munich, réduite sur celle faite par ordre de l'électeur, très-bien gravée; une petite feuille.

Carte du théâtre de la guerre entre les Russes, les Turcs et les Autrichiens, par Bonne et Lattré, en 8 petites feuilles, formant réunies 2 feuilles grand aigle.

Carte géographique de la Grèce, ancienne et moderne, avec les dénominations anciennes et nouvelles, une feuille.

Carte de l'Indostan, par Rennel, gravée d'après l'original, par Tardieu, 4 grandes feuilles.

Plan de Gibraltar, savoir : de la ville et du promontoire, du détroit, de la baie, et deux vues; 5 feuilles.

OUVRAGE SOUS PRESSE pour paraître en vendémiaire
an XII (octobre 1803.)

Atlas militaire, pour servir à l'histoire de la dernière guerre entre la France et les puissances coalisées de l'Europe. *Première livraison*; composée 1^o. d'une

Introduction historique ; 2°. d'un Journal général des opérations militaires, prises dans leur ensemble ; 3°. d'un Journal spécial des mouvemens de chaque armée en particulier ; 4°. de cartes et plans (au nombre de 17) indiquant les positions et mouvemens respectifs des armées pendant les deux premières campagnes, ou depuis le commencement de la guerre jusqu'à la fin de juillet 1794 ; un vol. grand in-4.

Les cartes et plans militaires faisant partie de cette première livraison, sont :

- 1°. Carte générale du théâtre de la guerre, entre la France et les puissances coalisées, dans les années 1792, 1793 et 1794.
- 2°. Carte des opérations de l'armée du Nord, du 29 avril au 30 octobre 1792.
- 3°. Carte de la campagne de 1792 (en Champagne), depuis le 22 août jusqu'au 25 octobre 1792.
- 4°. Carte comprenant : 1°. la campagne dans la Belgique, par le général Dumourier, et sa retraite en France, du 1 novembre 1792 au 5 avril 1793 ; 2°. les opérations de l'armée du Nord, des Ardennes et de la Moselle, et de Sambre et Meuse, du 5 avril 1793 au 28 juillet 1794.
- 5°. Expédition en Hollande, par le général Dumourier, en février et mars 1793.
- 6°. Carte de la campagne d'entre Saare et Moselle, par le général Beurnonville, du 8 novembre au 25 décembre 1792.
- 7°. Carte pour les armées du Rhin, de Rhin et Moselle, depuis le mois de mai 1792, jusqu'au 28 juillet 1794.
- 8°. Une petite carte pour l'expédition du général Custine, sur la rive droite du Rhin, en 1792.
- 9°. Carte pour l'armée des Alpes et d'Italie, jusqu'au 28 juillet 1794.
- 10°. Carte pour l'armée des Pyrénées orientales, du 20 mars 1793, jusqu'au 28 juillet 1794.
- 11°. Carte pour l'armée des Pyrénées occidentales, du 20 mars 1793, jusqu'au 28 juillet 1794.
- 12°. Plan de l'affaire de Valmy, du 20 septembre 1792.
- 13°. Plan de la bataille de Jemmappe, donnée le 6 novembre 1792.
- 14°. Plan de la bataille de Nerwiude, donnée le 8 mars 1793.
- 15°. Plan de la bataille de Hondshoort, donnée le 8 septembre 1793.
- 16°. Plan de la bataille de Fleurus, donnée le 20 juin 1794.
- 17°. Plan pour la reprise de Toulon.

Ces diverses Cartes et Plans militaires sont dressés par le cit. Schneider, ingénieur-topographe du Dépôt général de la guerre à Paris, et gravés avec le plus grand soin par le cit. P.-F. Tardieu.

MÉMOIRES HISTORIQUES

S U R

LA GUERRE DE SEPT ANS.

CHAPITRE · PREMIER.

Coup-d'œil historique et politique sur la situation de l'Europe, au commencement de l'année 1759.

LA campagne de 1758 n'apporta aucun changement marqué à la situation respective des puissances belligérantes sur le continent. La fortune avait plus ou moins favorisé leurs opérations, compassées de part et d'autre avec une prudence, un art et un courage à-peu-près égaux; destours d'escrime plus ou moins heureux avaient alternativement décidé de la réputation militaire des combattans, tandis que les méprises, les passions, l'influence des intrigues et des mauvais conseils avaient déjoué plus d'une fois des entreprises dont le succès paraissait immanquable. Témoin de ces bizarres fluctuations, on était tenté de croire qu'elles entraient dans les plans impénétrables d'une providence

attentive à balancer le succès des armes et à tenir jusqu'à ce moment en équilibre les puissances qui se disputaient la victoire.

La lutte , assez égale sur le continent , l'était beaucoup moins sur les mers qui avaient été le théâtre d'exploits plus féconds en conséquences importantes. Les escadres Anglaises qui , depuis le commencement de cette guerre , avaient montré si peu d'activité , s'étaient glorieusement signalées dans le cours de l'année précédente. Elles avaient remporté des triomphes honorables dans les quatre parties du globe , depuis l'époque où le véritable intérêt de la nation l'avait emporté sur les animosités particulières des membres du Parlement , et depuis qu'un homme d'un mérite aussi consommé que Pitt se trouvait à la tête des affaires. On ne put s'empêcher de voir avec étonnement le triomphe de la concorde et du génie sur le vertige des factions. Jusqu'alors des incidens malheureux , ou l'impéritie de ceux auxquels on avait confié le commandement des flottes , avaient fait échouer presque toutes les expéditions , même les plus coûteuses. L'année 1758 fut pour les Anglais l'époque des plus brillans succès. La victoire les accompagna par-tout , et la France commença à se ressentir de leurs conquêtes au delà des mers. Ils avaient chassé les Français , en Afrique , de tous leurs forts et de tous leurs

établissmens sur les côtes de la Guinée et sur les bords du Sénégal. Ces conquêtes avaient délivré le commerce de la métropole des entraves que sa rivale avait mis jusqu'alors en Afrique. Le commerce exclusif de la poudre d'or, et surtout celui de la gomme, dont ils tiraient un si grand parti pour la fabrication des toiles peintes et imprimées, était pour eux d'un prix inestimable. Lord Clive faisait également la loi en Asie. Ses artifices et sa bravoure valurent à la nation autant de conquêtes que son insatiable avidité lui procura de trésors à lui-même. On venait d'exécuter, dans l'Amérique septentrionale, ce que lord Laudon n'avait pas eu le courage d'y tenter en 1757; malgré la grande supériorité de ses forces. L'amiral Boscaven avait heureusement conduit le général Ancherst sur la côte du Cap-Breton. Ce dernier y avait conquis Louisbourg; grâce à la valeur du général Wolf, il s'était emparé de l'île entière, et avait ainsi préparé, pour l'année suivante, la conquête du Canada. Il n'y eut que l'expédition de lord Anson, contre le port de Saint-Malo et sur les côtes de Bretagne, qui fut moins brillante : elle ne fut pas à la vérité tout-à-fait infructueuse; cependant on ne la poussa point avec une vigueur proportionnée aux frais énormes qu'elle avait occasionnés. On ne s'en cacha point à Londres,

et l'on n'épargna pas aux Ministres les satires que l'on se plaît à leur prodiguer dans les débats du Parlement. Fox appliqua à cette expédition la fable de la montagne qui accouche d'une souris. Il dit : « que l'on avait cassé des » fenêtres à coups de guinées. »

Tant de succès enflammèrent l'activité des Anglais. Malgré les sommes très-considérables que la guerre avait déjà coûtées à la nation, on accorda sans difficulté, pour la campagne suivante, un subside de douze millions trois cent mille livres sterling, et l'on offrit même aux ministres plus d'argent qu'ils n'en voulaient. L'enthousiasme et les richesses de la nation contribuaient, de concert avec l'accord si rare des esprits dans le Parlement, à faciliter les entreprises, même les plus hardies; et c'est au génie de Pitt que l'on était redevable de ces précieux avantages. Dans un pays où chaque citoyen a le droit d'énoncer librement ses opinions, et où l'on a coutume de censurer vivement toutes les opérations du ministère, ce grand homme sut enchaîner tous les membres du Parlement par la chaleur de son éloquence. Il n'avait qu'à exposer ses maximes et ses vues politiques dans la Chambre-haute, l'on y souscrivait presque unanimement; et la chambre basse lui accordait, sans difficulté, toutes les sommes qu'il demandait. C'était aux yeux de sa

nation et de l'Europe un prodige inoui (1). Sa prédilection pour la guerre continentale, voilà le seul article sur lequel on n'était pas généralement de son avis à Londres. Les Anglais ont préféré, de tout tems, les guerres maritimes qui tournent directement à leur profit, aux expéditions sur le continent, dont leurs Alliés seuls retirent tout l'avantage. Mais Pitt réussit à triompher aussi de ce préjugé national. Il sou-

(1) Combien les choses ont changé de face en Angleterre, depuis l'époque dont nous parlons ! Pitt ne demandait alors que treize millions de livres sterling, pour subvenir aux frais d'une campagne ! Son fils en demande aujourd'hui vingt-six à vingt-huit ! On offrait au père plus d'argent qu'il n'en voulait ; aujourd'hui l'on a peine à se procurer les sommes strictement nécessaires, malgré les conditions onéreuses auxquelles on emprunte. Les nobles principes du père lui avaient attiré la confiance de la nation, qui accédait, sans difficulté, à toutes ses propositions. L'héritier de son nom, qui l'est aussi de son éloquence et de sa fermeté, pour s'être trop laissé dominer par les préjugés et par les petitesesses de l'envie, s'est vu réduit à s'assurer les suffrages de la majorité à force d'intrigues, et par des moyens de corruption. Cependant l'Angleterre n'avait qu'un ennemi à vaincre dans la guerre d'alors, comme dans celle dont nous retraçons le souvenir ; elle n'a point aujourd'hui de troupes à entretenir sur le Continent. Elle a fait autant de conquêtes que durant la guerre de sept ans, et la destruction de l'empire de Tippou-Saïb lui a valu un prodigieux accroissement de richesses.

tint courageusement, à tous ceux qui combattent son opinion, « que c'était en Allemagne » qu'il fallait conquérir l'Amérique septentrionale ; » et l'évènement a prouvé qu'il n'avait pas tort. Aussi l'on ne se contenta point de continuer à entretenir en Allemagne le corps auxiliaire de douze mille hommes, qu'on avait promis depuis la bataille de Crefelt. On eut soin de le recruter, et l'on paya, avec la plus scrupuleuse exactitude, les subsides accordés au roi de Prusse, ainsi que la solde des troupes Hano vriennes, Hessoises et Brunsvicoises.

Plus l'Angleterre acquérait de gloire, et plus on voyait celle de la France s'éclipser insensiblement. L'état politique de ce royaume était aussi déplorable que celui des finances, totalement dérangées. L'abbé Bernis avait obtenu le ministère et le chapeau de cardinal, ainsi que nous l'avons rapporté dans le volume précédent, pour avoir favorisé l'alliance avec l'Autriche. Le moment où il adopta des plans plus sages, devint l'époque de sa chute. Il avait sacrifié jadis les intérêts de sa patrie à ceux de son ambition. En signant le traité de Versailles, en 1756, il n'avait eu d'autre intention que de complaire à la marquise de Pompadour, et de s'assurer sa protection. Des réflexions plus mûres, et l'expérience de deux campagnes malheureuses, lui avaient enfin ouvert les yeux sur cette démarche impo-

litique et inconsiderée. Il s'était convaincu que tous les avantages de l'alliance étaient du côté de l'Autriche , tandis que la France était bien éloignée d'y trouver son compte. Il calculait les dépenses énormes que l'on avait faites pour mettre la Suède et la Russie en activité, et pour continuer une guerre, qui, loin de valoir des conquêtes aux Français, n'avait été signalée pour eux, jusqu'alors, que par une suite de revers douloureux. Comme on se voyait déjà réduit à payer au taux de sept pour cent l'intérêt des capitaux que les besoins de l'Etat forçaient à emprunter, comme déjà les assureurs demandoient soixante-dix pour cent, Bernis sentit que la continuation de la guerre écraserait finalement la nation sous le fardeau d'une dette exorbitante, et toutes ces considérations lui faisaient desirer ardemment la paix. Il commença donc à négocier, pour cet effet, très-secrètement à Londres, n'aspirant qu'à rompre les nœuds d'une alliance si peu naturelle, et si visiblement onéreuse. Malgré tout le mystère qu'il mit dans sa négociation, il ne put la dérober longtems à la sagacité de la Pompadour. Il lui sembla que c'était empiéter sur sa toute-puissance, que d'entamer, à son insu, une négociation pareille, tandis que l'on savait que c'était elle qui, par complaisance pour Marie-Thérèse, voulait la guerre. Elle en fut piquée au vif. Fièvre de son influence

généralement reconnue, et flattée des caresses que l'Impératrice lui prodigait à pleines mains; elle résolut de précipiter le Cardinal du faite des grandeurs où sa protection l'avait élevé. Il tomba en disgrâce au moment où il eût enfin démêlé les véritables intérêts de son pays; on le chassa du ministère, pour avoir déplu à la favorite; et comme s'il se fût rendu coupable de haute-trahison, on l'exila dans son évêché d'Aix.

On lui donna pour successeur le duc de Choiseul, envoyé de France à la cour de Vienne. La disgrâce de Bernis fut pour le nouveau Ministre une forte leçon, et il se garda bien d'articuler ce mot de paix si indignement proscrit par la Pompadour. Ne s'embarrassant guères de l'issue des évènements, il prit exactement le contre-pied des projets du Cardinal, et signala son entrée au ministère par la conclusion d'une alliance plus étroite encore que celle qui subsistait déjà entre l'Autriche et la France. Rien n'était plus contraire aux intérêts de la Nation française; la teneur du nouveau traité attestait évidemment l'influence de la maison d'Autriche sur les délibérations du cabinet de Versailles; il fallut d'incroyables efforts pour remplir les engagements que ce traité imposait à Louis XV; mais tout cela n'empêcha point son impérieuse maîtresse d'en triompher hautement. Non contente d'être vouée plus que jamais à l'Autriche,

elle aurait aimé à éterniser la guerre pour faire montre de sa puissance en distribuant dans les armées les rôles principaux au gré de ses caprices. Le duc de Choiseul était précisément l'homme qu'il lui fallait. C'était lui qui avait proposé l'alliance avec l'Autriche ; son caractère ardent et le desir ambitieux de maîtriser la France, dont son âme était dévorée, le disposaient à céder aveuglément aux moindres volontés de la Marquise. Autant elle ne pouvait se passer de ses services, autant les intérêts et l'ambition du Ministre le tenaient enchaîné au char de sa protectrice. (1) L'inconséquence et

(1) L'ambition de l'orgueilleux Choiseul ne connaissait point de bornes ; les intrigues et les cabales étaient son élément. A peine la paix de Versailles eût-elle terminé la guerre en 1762, qu'il la déclara aussitôt aux Jésuites. Le crédit illimité qu'il avait sur l'esprit de son faible Monarque lui présageait, dans cette guerre bizarre, un triomphe facile ; mais il eut à combattre les préjugés du Dauphin et de la Dauphine, qui protégèrent puissamment les Jésuites. Ce ne fut qu'après la mort du Prince, de son épouse et de la Pompadour, évènements qui se suivirent de près, qu'il parvint à son but. Aussi les partisans du Ministre n'ont-ils pas réussi à purger sa mémoire des soupçons, que ces évènements firent naître ; soupçons d'autant plus fondés, que c'était un homme capable des plus grandes noirceurs et assez indifférent sur les moyens, pourvu qu'il parvînt à son but : témoin, son projet inconséquent et vain, de faire sauter la banque de Londres. Sa

la légèreté de ceux qui tenaient à cette époque le timon des affaires, passe toute vraisemblance. On ne suivait aucun principe fixe ni dans l'administration des finances, ni dans la législation, ni relativement aux traités, ni dans la conduite des entreprises militaires. L'édifice de l'État commençait à menacer ruine, parce que l'on prenait plaisir à en miner sourdement la base, ceux qui gouvernaient sous un monarque indolent et faible, ne cherchant qu'à satisfaire les vues de leur ambition et de leur intérêt personnel. Cette monarchie jadis si puissante, qui, du tems de Louis XIV, faisait la loi à l'Europe, et dont le revenu annuel montait à cent millions, offrait de plus en plus le spectacle d'une décadence frappante par son contraste avec le rôle que la France jouera toujours, du moment où ses finances seront sagement administrées. L'on pouvait même prévoir dès-lors les révolutions qui depuis ont bouleversé l'Empire français, dont les ennemis se gardaient bien de confier à des maîtresses et à un Choiseul l'ad-

chûte fut aussi singulière que l'avait été son élévation à la dignité de premier ministre. Il avait été redevable de sa nomination à une favorite habile, dont les volontés furent constamment la règle des siennes. Une autre maîtresse qui valait moins que la Pompadour, la comtesse Dubary, occasionna sa disgrâce, parce qu'il ne fut point maître de déguiser le mépris qu'elle lui inspirait.

ministration des affaires. En Amérique, la France avait perdu le Cap-Breton, et se voyait menacée de perdre également le Canada. Les Généraux qui commandaient aux Indes orientales des armées assez considérables de terre et de mer, n'avaient été rien moins qu'heureux. Le général Lally s'était vu forcé de lever le siège de Tanschur et celui de Madras. L'amiral Asche fut deux fois battu par les Anglais. Tous ces revers tenaient au défaut d'argent et de munitions, ainsi qu'à toutes les mesures vicieuses qui révélaient la désorganisation intérieure de l'Etat, dont l'Angleterre savait profiter habilement.

Mais autant Pitt comptait sur la réussite de ses projets tendans à ruiner la France, autant l'Autriche se flattait-elle d'écraser le roi de Prusse dans cette nouvelle campagne : les conjonctures semblaient favoriser cet espoir. L'année 1758 avait été moins désastreuse que la précédente pour les armes Autrichiennes. Frédéric n'était parvenu qu'avec beaucoup de peine et par de continuels efforts de génie, à prévenir sa ruine totale. Si tous les vastes projets de Daun avaient échoué, il ne fallait s'en prendre ni aux méprises du cabinet de Vienne, ni à la mauvaise constitution des armées. Ces dernières étaient, au contraire, sous plus d'un rapport, en meilleur état que les troupes Prussiennes. Celles-ci avaient, en grande partie, perdu l'élite des

braves soldats qui avaient signalé leur valeur dans les trois premières campagnes. L'armée Autrichienne, au contraire, avait été composée au commencement de cette guerre, de l'écume de la nation. La cour de Vienne venait d'ailleurs de resserrer son alliance avec la France, et de concert avec elle, on ne négligeait rien pour enflammer l'activité du cabinet de Pétersbourg. Quelque brillante que fût cette perspective, il y avait néanmoins de grands obstacles à surmonter du côté des finances. L'argent, ce puissant ressort de la guerre, commençait à manquer. Trois campagnes ruineuses avaient épuisé le riche trésor de la maison de Médicis, et l'on s'était vu dans la nécessité de recourir à des impositions onéreuses. Il fallut en venir à des emprunts considérables et faire circuler des papiers publics à gros intérêts, ce qui était pour l'Etat et pour la nation une très-grande charge. Marie-Thérèse aurait difficilement trouvé moyen de subvenir aux frais de la guerre, si l'empereur François 1^{er}, son époux, ne lui avait avancé les millions qu'il amassait avec toute l'industrie et toutes les sollicitudes d'un banquier. Telle fut la source où l'Impératrice puisa les moyens de recruter et d'entretenir ses nombreuses armées; mais François ne se piquait pas de désintéressement, et le négociant le plus adroit n'eût pas mieux calculé ses intérêts et ses profits, qu'il ne le faisait toutes

les fois qu'il se chargeait de quelque livraison considérable pour l'armée.

La bonne intelligence de Marie-Thérèse avec ses Alliés , jointe aux grands préparatifs dont elle s'occupait avec tant d'ardeur, nourrissaient dans son âme l'espoir d'une campagne heureuse. Elle se flattait surtout de voir la Russie seconder ses opérations avec un redoublement d'activité dont elle se promettait l'exécution des articles secrets du traité de Pétersbourg. On s'occupait, de concert avec le Ministère français, à aigrir de plus en plus l'animosité d'Elisabeth contre le roi de Prusse. Pour la tirer de son indolence toujours croissante, on lui représentait sans cesse qu'elle devait à l'honneur de ses armes de venger l'affront qui avait terni leur gloire dans la plaine de Zorndorf; que, pour cet effet, il fallait nécessairement mettre sur pied une armée plus nombreuse, dont l'on combinerait les opérations avec celles des troupes Autrichiennes. Tel était le langage que les Envoyés de France, d'Autriche et ceux du roi de Pologne tenaient à Pétersbourg. Ils ne négligeaient aucun moyen de déterminer l'Impératrice à continuer la guerre, et s'empressaient d'autant plus à gagner ses faveurs, que l'Angleterre s'efforçait à cette époque de détacher la Russie de l'Autriche. Le chevalier Keith était chargé de cette négociation. La France et l'Autriche demandaient des armées et

du sang pour prix des subsides qu'elles payaient à la Russie; et l'Angleterre lui promettait les mêmes sommes sans exiger autre chose de sa part, sinon qu'elle renonçât simplement à l'alliance Autrichienne. Elisabeth accueillit cette offre avec dédain, quelque avantageuse qu'elle fût pour l'Etat. Cédant aux mouvemens de sa haine personnelle pour Frédéric, et aux instigations de ses favoris vendus aux ennemis de ce Prince, elle promit de continuer à seconder puissamment leurs opérations. Elle recruta et augmenta son armée, en confia le commandement au général Soltikow et lui ordonna d'agir toujours de concert avec les Généraux autrichiens. Elle équipa en même tems une flotte. Le traité avec les Anglais étant rompu, elle craignit qu'ils n'envoyassent dans la Baltique une puissante escadre qui menacerait le port de Kronschlot, et ordonna en conséquence à ses Envoyés aux cours de Stockholm et de Copenhague, de négocier avec ces Cours un traité d'alliance, en vertu duquel elles s'engageassent à fermer aux navires étrangers le passage du Sund. Ce traité fut conclu sans la moindre difficulté. La Suède y trouvait son propre avantage, et les subsides de la France y déterminèrent le Danemarck. Cependant les appréhensions des Puissances du Nord étaient prématurées. Malgré les pressantes sollicitations du roi de Prusse, les Anglais ne

jugèrent point à propos d'envoyer une flotte dans ces parages , le profit qui pouvait leur revenir d'une expédition pareille ne leur paraissant point proportionné aux frais qu'elle occasionnerait.

Le roi de Pologne avait pris une part très-active aux intrigues si habilement conduites à Pétersbourg. La haine que les Polonais lui portaient ainsi qu'à son favori Bruhl , contribuait de plus en plus à lui faire détester le séjour de Varsovie ; il desirait ardemment de voir arriver le moment où il recouvrerait ses états héréditaires. Indépendamment de ces considérations , un intérêt de famille l'engagea à aller faire sa cour à l'Impératrice. Le ci-devant duc de Courlande , Biron , venait de tomber en disgrâce , et des raisons politiques avaient décidé l'Impératrice à l'exiler , avec toute sa famille , en Sibérie. Il n'y avait aucune apparence qu'il parvînt à recouvrer la bienveillance d'Elisabeth , et le roi de Pologne crut devoir saisir ce moment pour mettre son troisième fils , le prince Charles , en possession de la Courlande. Pour cet effet , il fallait s'assurer de l'intervention et de l'assistance de la Russie. Auguste vint la solliciter , et l'Impératrice , flattée de nommer des souverains à son gré , consentit à sa demande. Alors le roi de Pologne donna l'investiture de la Courlande à son fils , avec une pompe qui se ressentait des anciens goûts fastueux de ce

monarque, bien qu'il se vît obligé, pour les satisfaire dans cette occasion, de recourir à la libéralité de quelques Seigneurs polonais.

Les Suédois et les Princes de l'Empire demeurèrent à la vérité fidelles à leurs engagements, mais ils continuèrent à ne jouer sur le théâtre de la guerre que des rôles très-subalternes.

Le Portugal, l'Espagne, la Hollande et l'Italie persistèrent à être simples spectateurs des grands évènements qui occupaient alors l'attention de l'Europe entière.

Des troubles intérieurs régnaient en Portugal à cette époque. L'ordre des Jésuites, qui avait eu de tout tems de nombreux établissemens dans ce royaume, ainsi qu'en Espagne, s'était considérablement répandu en Amérique; depuis la découverte de cette partie du globe. Les missionnaires que la société y envoya, pour travailler à la conversion des peuplades infidelles qui avaient échappé à la barbarie des Espagnols et des Portugais, y gagnèrent par la douceur autant de partisans que les premiers conquérans de l'Amérique s'étaient fait d'ennemis par leur cruauté. La familiarité, la persuasion, quelques petits présens avaient insensiblement effacé de la mémoire de ces peuples le souvenir des traitemens inhumains qu'une insatiable cupidité avait fait essayer jadis à leurs ancêtres.

Les

Les successeurs de ces premiers missionnaires demeurèrent fidèles à un système dont l'expérience avait si bien prouvé la sagesse. Ils avaient réussi à former au Paraguay, sur les bords du fleuve des Amazones, de l'Uruguay et du Maragonn, des colonies qui avaient échangé leur ancien genre de vie purement animal, contre les avantages de l'industrie et de la Société. Les Jésuites avaient si bien su se concilier la confiance de ces nouveaux convertis, qu'ils les comblaient de distinctions et de présens, n'entreprenant rien sans les consulter. Cette disposition favorable des naturels du pays et l'attention avec laquelle les Jésuites les défendaient contre les oppressions des Gouverneurs européens, étendirent peu à peu le pouvoir de la Société sur les Néophytes, et même sur les peuplades Indiennes encore sauvages.

Ce pouvoir engendra bientôt l'orgueil et la cupidité. Les naturels du pays étant trop paresseux pour échanger avec avantage les fruits de leur travail, toutes les productions du sol passèrent insensiblement entre les mains des Jésuites. Ils en firent un très-grand commerce en Europe, et ce commerce leur valut des richesses considérables. Bientôt ils songèrent à fonder en Amérique un empire indépendant de la métropole. Le grand éloignement, le crédit dont la Société jouissait dans les cabinets de

Madrid et de Lisbonne, joints à la mauvaise organisation de l'Espagne et du Portugal, leur permirent de concevoir et d'exécuter sans difficulté ce grand projet. Ils y travaillaient depuis plusieurs années ; mais la paresse des habitans, la discipline sévère des Jésuites et le genre de vie uniforme auquel ils astreignirent leurs sujets, avait fait de leurs établissemens une république de moines, plutôt qu'une association politique sagement organisée. Cependant ils n'abandonnèrent pas le dessein qu'ils avaient formé. Des discussions ils en vinrent aux voies de fait. Ils déclarèrent la guerre aux Espagnols et aux Portugais, et qui plus est, ils eurent le bonheur de les battre.

Ceux-ci durent appréhender les suites que des révoltes de ce genre pourraient entraîner après elles. Il était naturel qu'ils cherchassent à faire rentrer ces nouveaux républicains dans l'obéissance, et le roi de Portugal fut le premier qui leur opposa une résistance vigoureuse. Une sage politique lui conseillait de soustraire son royaume au pouvoir que le Clergé y avait successivement usurpé, et de n'abandonner, ni sa conscience ni le gouvernement des affaires, aux directions d'une société ambitieuse, qui avait l'audace d'empiéter sur ses droits. Mais, ne voulant point manquer au Pape dans une affaire qui concernait le Clergé, et se piquant

d'user de la plus grande modération, dans un moment où il était si pleinement autorisé à n'employer que des voies de fait, il se contenta d'éloigner de la Cour son confesseur, celui de la reine et tous les Jésuites, choisissant, dans les autres ordres, des Ecclésiastiques pour les remplacer. Il fit notifier en même tems au Pape, par son envoyé à Rome, les entreprises des Jésuites en Amérique (1), le priant de faire intervenir son autorité et sa puissance apostolique, pour réformer les abus qui s'étaient introduits dans la Société, et pour mettre un terme à ses usurpations et à ses révoltes. Mais Clément XIII ne se montra point disposé à acquiescer aux demandes si légitimes de Joseph. Peu de tems après, le Roi, qui avait une intrigue secrète avec une religieuse, fut blessé au bras de deux coups de fusil, en revenant un soir du souper, dans la voiture de son valet-de-chambre. Cet évènement fit beaucoup de sensation à la Cour, et l'on fit les perquisitions les plus exactes pour découvrir le prétendu régicide. Le soupçon tomba d'abord sur le duc d' Aveiras, puis sur les Jésuites. On découvrit que les coups

(1) Le mémoire imprimé qu'il fit présenter à la cour de Rome était intitulé : *Relation abrégée concernant la République que les Jésuites ont fondée dans les provinces d'outre-mer appartenantes à l'Espagne et au Portugal.*

de fusil avaient été tirés par deux domestiques du Duc ; et quant aux Jésuites, on crut, en conséquence de leur révolte en Amérique et de l'expulsion des confesseurs du Roi et de la Reine, qu'ils avaient eu le dessein de venger, par un régicide, l'affront fait à leur ordre, auquel l'histoire impute plus d'un forfait de ce genre.

Quelque fondé que ce soupçon parût, d'après ce qui venait de se passer en Amérique, et d'après la théorie assez connue de l'Ordre sur le régicide, quelque intelligence qui semblât régner entr'eux et le duc d'Aveiras ; quelque précipitation que l'on mit à confisquer leurs biens et à les chasser peu de tems après du Portugal et du Brésil, il est cependant prouvé que, s'ils méritaient à d'autres égards le traitement qu'ils éprouvèrent, ils étaient néanmoins innocens du régicide qu'on leur imputa. Ni eux, ni le Duc, ni les Grands du Royaume qui furent mis à mort en même tems que lui, n'avaient songé à attenter aux jours du Monarque. Ce fut une simple méprise qui faillit lui coûter la vie, et de vils intrigans se prévalurent de cet événement pour faire croire au Roi qu'il existait contre lui une conjuration, dont il fallait punir sévèrement, les auteurs. On a singulièrement défigurée cette aventure qui fit tant de bruit en Europe dans le tems, et qui engagea dans la suite plu-

sieurs Princes catholiques à chasser les Jésuites de leurs Etats. Frédéric II la rapporte aussi d'après les faux bruits qui circulaient alors (1). Ce ne fut qu'après la mort de celui qui fut le principal auteur du supplice des prétendus régicides, que l'on découvrit la fausseté de ces bruits. Nous croyons devoir présenter à nos lecteurs ce fait singulier dans son vrai jour.

Il est prouvé que le duc d'Aveiras avait aposté les deux domestiques à son service pour tirer sur la voiture où le Roi fut blessé; mais ce n'était point au Monarque qu'il en voulait. Le coup devait tomber sur Pedro Taxeira, son valet-de-chambre, que l'on soupçonnait de vouloir attenter à la vie du Duc. Ce fut sur la voiture du valet-de-chambre, que l'on tira; elle était absolument sans escorte, et le moment où elle fut attaquée, était précisément celui où le Roi avait coutume de présider son Conseil. Ces circonstances suffiraient pour prouver que le Duc n'avait point eu le dessein d'assassiner le Roi, quand même le fait ne serait pas attesté par d'autres témoignages dignes de foi. Le malheur voulut que le Roi profitât du moment où on le croyait occupé ailleurs, et se servit de la voiture de son valet-de-chambre pour aller voir

(1) Voyez *Œuvres posthumes de Frédéric II, roi de Prusse*, tom. III, pag. 303.

sa maîtresse ; et, par un malheur plus grand encore , l'un des coups de fusil le blessa au bras. Ce fut le marquis de Pombal , premier ministre et favori du Roi , qui découvrit l'auteur de cet attentat. Il n'ignora pas que l'attentat avait été dirigé contre le valet-de-chambre et non contre le Roi ; mais son orgueil démesuré l'engagea à profiter de cette circonstance pour se débarrasser du duc d'Aveiras et de la famille de Tavora , dont le crédit offusquait son ambition. Il n'eut pas beaucoup de peine à persuader un monarque effrayé , que ses jours avaient été menacés ; et il sut donner tant de vraisemblance au prétendu complot , que tout le monde y ajouta foi. De cette manière , il fut le véritable auteur des supplices que l'on fit éprouver à des personnes de la première distinction , et qui étaient entièrement innocentes du crime dont on les accusait ; et ce fut aussi par-là que Pombal prépara les persécutions que les Jésuites essayèrent en Portugal , et qui finirent par leur bannissement du Royaume. Les biens de l'Ordre et ceux des personnes qui périrent sur l'échafaud furent confisqués au profit de la Couronne , et l'on a calculé dans le tems , qu'ils montaient au tiers de la valeur de tout le royaume. Peut-être que Pombal voulut , en enrichissant ainsi le trésor-public , laver la honte d'un forfait , dont le souvenir ternit la réputation qu'il s'est justement

acquise par les services essentiels qu'il a rendus à sa patrie.

Telle fut l'issue d'un évènement qui a été totalement dénaturé durant la vie de Pombal. C'est depuis sa mort que l'on a prouvé, par des témoignages authentiques, l'innocence si généralement méconnue du duc d'Aveiras et des illustres victimes de sa conjuration prétendue. C'est ainsi que très-souvent les intrigues des cabinets sont impossibles à démêler jusqu'à la mort des personnages qui les ont conduites.

En Espagne, l'on s'attendait d'un jour à l'autre à la mort du Roi. Ce Prince était inconsolable d'avoir perdu son épouse, exemple d'amour conjugal assez rare sur le trône! La douleur qu'il en ressentit altéra sa santé, déranger même son esprit, et il était à présumer que sa mort prochaine ou son inaptitude au gouvernement occasionnerait dans peu, en Espagne, la révolution dont le germe se trouvait dans le traité de paix conclu à Aix-la-Chapelle en 1748. Les Espagnols ne prirent donc aucune part à la guerre actuelle, voulant se tenir prêts aux évènements qu'ils avaient lieu de prévoir.

La Hollande paraissait décidée à persister dans sa neutralité, bien qu'elle fût peu respectée et de fait peu respectable. Cette République n'agissait point d'après un système invariable. L'intérêt personnel présidait à toutes ses dé-

marches ; c'est pourquoi elle indisposa l'Angleterre , sans rendre à la France des services essentiels. Ses vaisseaux favorisaient sous main le commerce français , et les corsaires Anglais s'en emparaient ouvertement. Les États-Généraux se plaignirent de cette violation de la neutralité ; mais on ne fit aucune attention à leurs plaintes. On tira les choses en longueur , jusqu'à ce que la conquête des Colonies françaises par les Anglais , termina la discussion , en détruisant l'objet même sur lequel elle roulait.

L'Empire Ottoman , au contraire , commença à cette époque à se donner un relief nouveau et à influencer plus qu'à l'ordinaire sur les évènements qui se passaient en Europe. Mustapha III était monté sur le trône après la mort du pacifique Osman III. Le nouveau Sultan , homme peu éclairé et naturellement craintif , eut l'honneur de voir les cours de l'Europe , celles même qui jusqu'alors avaient eu peu de relations avec la Porte , rechercher son amitié. Ainsi le roi de Prusse tâcha de l'engager à rompre avec l'Autriche ; il prodiga les présens et les moyens de corruption , et cependant une année presque entière s'écoula avant que M. de Rexin , son envoyé à Constantinople , pût obtenir audience. On s'empessa de tous côtés à traverser sa négociation qui ne réussit point , les Turcs étant trop consciencieux pour violer la foi des traités.

Le tems durant lequel ils s'étaient engagés, en 1739, par le traité de Bellegrade, à ne point attaquer la maison d'Autriche, n'était point encore écoulé, et l'on essaya vainement de les déterminer à ne point tenir parole. Il est vrai, d'un autre côté, que les cours de Vienne et de Versailles furent plus prodigues de libéralités pour porter les Turcs à la paix, que Frédéric ne l'avait été pour les décider à la guerre.

Ce Monarque se vit donc encore réduit à n'avoir d'autre ressource que ses propres forces, toutes les tentatives qu'il fit pour se procurer des secours étrangers étant demeurées infructueuses. Le Divan ayant été sourd à ses propositions, il fallut renoncer à l'espoir d'occuper ailleurs les troupes Autrichiennes, en opérant, au moyen des Turcs, une diversion du côté de la Hongrie. L'Angleterre s'était refusée de même à envoyer une flotte dans la Baltique, pour mettre la Poméranie prussienne à l'abri des descentes et des invasions, dont les armemens de la Russie, de la Suède et du Danemarck la menaçaient. D'un autre côté, Frédéric avait eu le bonheur de maintenir, durant la dernière campagne, l'équilibre de puissance qui subsistait, à l'époque de son ouverture, entre ses ennemis et lui. A l'exception du royaume de Prusse et de quelques provinces de Westphalie, il était maître encore de ses Etats héréditaires. Il l'était également de

la Saxe entière. Il occupait aussi le duché de Mecklenbourg et la Poméranie suédoise, jusqu'aux bords de Stralsund. Les contributions et les fournitures qu'il tirait de ces divers pays, ainsi que des principautés d'Anhalt (1), étaient assez considérables pour le dédommager des revenus que ses ennemis lui avaient enlevés, ou qu'il avait été, pour mieux dire, obligé de leur abandonner. Les provinces furent obligées de lui fournir en recrues, en chevaux, en approvisionnement de magasins, tout ce dont il avait besoin pour la nouvelle campagne.

Le duc de Mecklenbourg s'étant placé à la tête des Princes qui mirent Frédéric au banc de l'Empire, les Prussiens commencèrent, dans le cours de cette année, et continuèrent, durant les années suivantes, à traiter ses sujets avec une rigueur (2) dont ils ont longtems senti les

(1) Voici comment les réquisitions furent réparties entre les quatre principautés d'Anhalt.

Zerbst eut à fournir	180,000 écus.	1000 recrues.	500 chev.
Cöthen. — — —	80,000 —	400 —	300 —
Bernbourg — —	100,000 —	800 —	800 —
Dressan — —	—	—	200 —

En totalité 360,000 écus, 2,200 recr. 1800 chev.

(2) D'après le mémoire qui m'a été fourni par un des Membres des Etats de cette province, les contributions, livraisons et frais d'exécution que le duché de Mecklenbourg-Schwerin et Gustrow eut à payer aux Prussiens

suites déplorables. Quelques innocens qu'ils fussent de l'imprudencce de leur maître, ils en furent bien cruellement punis. Le Duc s'était imaginé que le roi de Prusse, auquel il avait d'ailleurs voué une haine personnelle, succomberait infailliblement sous le poids de ses nombreux ennemis. Les états du duc de Mecklenbourg-Strelitz furent aussi très-maltraités pendant quelque tems ; mais le roi d'Angleterre ayant épousé une princesse de cette maison, la province s'en ressentit, et les Généraux prussiens la ménagèrent beaucoup plus que le duché de Mecklenbourg-Schwerin, où ils se permirent plus de cruautés que l'on n'eût pu en faire essayer, en pays ennemi, à une province conquise.

Outre ces différentes ressources que Frédéric sut se procurer, il eut soin d'envoyer, en divers lieux, des Officiers enrôleurs, qui s'acquittèrent avec succès de leur commission, l'armée Prussienne étant renommée pour l'exactitude avec

durant la guerre, montent, y compris tous les intérêts et dépens, à la somme de dix-sept millions, somme qui excède, en quelque façon, la valeur du duché ; car, en la répartissant entre 3500 arpens, chaque arpent a dû payer 4,856 écus ; or le prix d'achat d'un arpent ne monte pas si haut, dans les contrées même les plus fertiles de l'Allemagne. Le lecteur trouvera à la fin de ce volume une spécification détaillée des contributions payées par le Mecklenbourg,

laquelle on y paie la solde aux gens de guerre. Le prix d'enrôlement était de dix écus par tête. Ces dix écus n'en valaient que cinq en argent de bon aloi. Pour une somme si modique, le Roi se procura un nombre très-considérable de recrues, et les enrôleurs ne laissèrent pas de faire de grands profits. Sans doute qu'il y avait une prodigieuse différence entre ces nouvelles levées et les guerriers choisis auxquels Frédéric fut redevable de ses premières victoires; il sut néanmoins inspirer à ces mercenaires étrangers un enthousiasme pour sa personne, égal à celui dont les anciens soldats de l'armée se montraient animés en toute occasion, et ses Officiers s'entendaient parfaitement à les dresser. D'un autre côté, l'argent ne lui manquait pas. Sans compter les opérations au moyen desquelles il avait su multiplier ses ressources pécuniaires, l'Angleterre avait renouvelé, en date du 1 Décembre 1758, le traité par lequel elle s'engageait à lui payer six cent quatre-vingt mille livres sterling par an. Ayant donc pris de la sorte ses mesures avec beaucoup de prudence, il attendait, du sort, l'issue d'une guerre dont il désirait ardemment le terme.

Telle était la face des affaires en Europe, lorsqu'aux premiers rayons du printems, les guerriers se préparèrent de tous côtés à reparaitre sur l'arène, et à exécuter les plans d'opérations

qu'on avait médités de part et d'autre. Les armées qui allaient encore se disputer la victoire se ressentaient plus ou moins de la constitution politique des puissances belligérantes, du caractère personnel des monarques et de leurs ministres, et de l'état de leurs finances. Les spectateurs de cette lutte mémorable en présageaient l'issue d'après des calculs politiques, où ils pesaient, d'un côté, le véritable intérêt des parties belligérantes, de l'autre, les passions qui leur servaient de mobiles. La prudence consommée de l'un des partis leur semblait un gage infailible de ses succès, tandis qu'ils trouvaient dans les préjugés, dans les intrigues et dans la défiance réciproque qui signalait l'autre parti, le garant assuré de sa ruine. Si ces calculs furent plus ou moins démentis par l'évènement, l'histoire de cette campagne nous montrera l'insolence et la fierté se préparant à elles-mêmes leur juste châtiment, et la sagesse se ménageant, jusques dans les plus grands malheurs, des ressources inattendues.

C H A P I T R E I I.

*Campagne des Alliés contre les Français,
en 1759.*

L'HIVER régnait encore; indépendamment des obstacles que la saison rigoureuse opposait aux grandes opérations militaires, les fatigues d'une campagne de dix mois exigeaient absolument qu'on laissât aux guerriers quelque repos, lorsque ce repos fut troublé par divers incidens qui obligèrent différens corps à s'ébranler. Ces incidens furent en partie occasionnés par le hasard, en partie par les plans d'opérations projetées dans les cabinets, en partie par la circonspection des généraux; et ces derniers se virent obligés, malgré eux, d'exposer quelques divisions de leurs armées aux rigueurs de la saison, pour prévenir, autant que possible, les dangers dont ils se voyaient menacés de loin.

Après que les différentes armées eurent pris leurs quartiers d'hiver, les chefs s'étaient occupés à pourvoir à leur sûreté. Quelques-uns d'entre eux avaient réussi à se camper assez avantageusement, pour n'avoir aucune attaque à redouter durant le cours de l'hiver; d'autres avaient

fait avec l'ennemi des conventions, en vertu desquelles on s'était engagé réciproquement à ne point s'inquiéter avant le mois de mars. Le prince Soubise était le seul des Généraux français, dont la position ne fût pas tout-à-fait sûre. Après s'être retiré de la Hesse, il avait hiverné dans le comté de Hanau, sur les bords du Mein ; il n'avait aucun poste retranché qui assurât sa communication avec l'armée du maréchal Contades qui avait gagné le Bas-Rhin. Faute d'un poste pareil, il manquait aussi d'un lieu où il eût pu établir, en toute sûreté, son magasin principal. Marbourg, Giessen et quelques châteaux fortifiés, qui se trouvaient sur la ligne des postes occupés par Soubise, n'étaient point assez tenables pour empêcher un capitaine aussi entreprenant que l'était le duc Ferdinand, de réitérer l'entreprise qu'il avait autrefois exécutée, avec tant de succès, contre Clermont ; mais Soubise ne voulait point s'exposer à ce danger, de peur de flétrir ses lauriers de Sangerhausen et de Lutterberg, en se laissant surprendre dans ses quartiers. Il songea donc à s'emparer de Francfort. Cette ville fortifiée, sur les bords du Mein, lui paraissait propre à y établir son magasin principal, et à favoriser, dans la suite, ses opérations ultérieures. Mais l'entreprise qu'il méditait était de nature à être exécutée par ruse, plutôt que de vive force. On ne pouvait s'emparer d'une

ville libre impériale, sans attenter aux droits de l'Empire, et sans alarmer par-là tout le Corps germanique. Il n'y avait, sans doute, aucune résistance à craindre de la part du Chef de l'Empire; il était à présumer, au contraire, que François I^{er}. approuverait une démarche favorable aux intérêts de son épouse. On pouvait appréhender, cependant, que la bonne intelligence qui régnait entre la France et l'Empire, ne souffrit de l'empressement avec lequel ceux des Princes allemands qui voyaient de mauvais œil le traité de Pétersbourg, ne manqueraient pas de peindre à leurs Co-Etats l'occupation de Francfort, des couleurs les plus sombres. Cependant les lois de la guerre, et l'intérêt du cabinet de Versailles triomphèrent de ces considérations.

Soubise chercha donc à effectuer par ruse ce qu'il répugnait à exécuter de force. Pour cet effet, il demanda aux magistrats de Francfort la permission de faire passer par leur ville un régiment d'infanterie; elle lui fut accordée sans difficulté. On ouvrit les portes, et le régiment de Nassau entra, le 2 janvier, à Francfort; dix bataillons suivirent de près, et ce corps considérable s'empara, sans trouver la moindre résistance, de la ville, des ouvrages destinés à la défendre, et de toute l'artillerie qui s'y trouvait. La célérité et l'ordre avec lequel ce coup fut frappé, étourdit les bourgeois et la milice de la ville,

ville , au point que l'approche des Français et l'occupation de Francfort , fut l'ouvrage d'un seul et même instant. Soubise s'efforça de dorer la pilule aux habitans , à force de politesses , de bonne discipline et de magnificence. Il établit son quartier-général à Francfort , et ne viola point la promesse qu'il avait faite de respecter la constitution de la ville , la liberté des cultes et les propriétés individuelles. La sagesse de sa conduite lui valut la plus grande confiance de la part des habitans , et confirma la bonne opinion que l'on avait de son désintéressement. Ce désintéressement était le plus beau trait de son caractère. Il était si consciencieux , qu'il versa dans la caisse militaire toutes les contributions qu'il avait levées dans la Hesse , ne se permettant pas de s'en approprier la moindre partie. Il se distingua par-là très-honorablement de ses collègues , et particulièrement du duc de Richelieu. Il y a toute apparence que ce désintéressement contribua autant que ses différens avec le duc de Broglio , à son rappel et à sa nomination au ministère , qui eurent lieu peu de tems après.

L'occupation de Francfort , qui devint la meilleure place d'armes des Français , fut pour eux et pour leurs alliés de la plus haute importance. Elle assura la communication avec les troupes de l'Empire qui hivernaient en Franconie , avec

l'armée Autrichienne qui occupait la partie occidentale de la Bohême , et avec celle du maréchal de Contades dans les contrées du Bas-Rhin. Les Français furent à même de tenter avec moins de risque la conquête de la Hesse et du pays d'Hanovre ; et supposé même que cette entreprise vint à échouer , elles avaient là facilité de se réfugier à Francfort , et de se rallier sous le canon de cette place. Tous ces avantages étaient si grands , que la France et l'Autriche résolurent , d'un commun accord , de se donner la main , pour aider l'armée Française à agir plus vigoureusement en Saxe , à l'ouverture de la campagne. On s'y décida avec un double empressement , lorsqu'on apprit que les troupes Prussiennes commençaient à se montrer en Thuringe , et que même elles s'avançaient déjà jusqu'à Langensalza. Ce n'était , à la vérité , qu'un détachement de quatre cents chevaux , destiné à faire payer des contributions arriérées ; mais les Généraux ennemis crurent y voir l'avant-garde d'un corps considérable , qui , de concert avec les troupes des Alliés , cantonnées dans la Hesse , méditait quelque entreprise contre les quartiers d'hiver de l'armée d'Empire. D'après cette supposition , on ordonna au général Arberg de se mettre en marche des frontières de la Bohême , à la tête de huit régimens , et de s'avancer avec une partie des contingens de

l'Empire , jusqu'à Erfurth et Eisenach , pendant que le duc de Broglio , qui avait pris à la place de Soubise, le commandement en chef de l'armée du Mein, ferait quelques démonstrations du côté de Marbourg.

Ces opérations attirèrent l'attention du duc Ferdinand de Brunsvic, et du prince Henri de Prusse. Le premier craignait pour le prince d'Ysenbourg , lequel hivernait dans la Hesse avec un corps peu considérable ; le second ne pouvait permettre aux Autrichiens et aux troupes de l'Empire, de s'étendre et de s'établir dans la Thuringe. Ils résolurent donc , l'un et l'autre , de s'opposer aux progrès ultérieurs des ennemis, et de les forcer à se retirer promptement. Cette expédition fut confiée par le Duc au prince héréditaire de Brunsvic, et par le prince Henri au général Knoblauch. Ils s'en acquittèrent tous deux d'une manière honorable. Le Prince héréditaire chassa les Autrichiens et les contingens de l'Empire du territoire de la Hesse , et occupa Hersfeldt. Knoblauch conquit Erfuth au moyen d'une capitulation, en vertu de laquelle la forteresse du Petersberg fut déclarée neutre. Malgré la profondeur des neiges qui rendait les routes presque impraticables , il poursuivit les généraux ennemis Guasco et Riedesel, à travers la forêt de Thuringe , jusqu'à Ilmeau , pendant que le lieutenant-colonel Kleist pénétra, avec

ses hussards , jusques dans l'évêché de Fulda ; et imposa au Prince évêque, dans sa résidence , une contribution de douze mille florins.

Ces excursions forcées furent en quelque façon les préludes et les préliminaires de la campagne de 1759. Malgré le succès dont elles furent couronnées ; on n'en retira cependant point tout l'avantage que l'on aurait pu s'en promettre , si l'on y avait été mieux préparé et si la saison , moins rigoureuse , eût permis de les pousser avec plus de vigueur. Elles ne furent donc proprement que des palliatifs , au moyen desquels on gagna du tems , en forçant les ennemis à ajourner l'exécution de leurs projets. Ceux-ci , néanmoins , étaient trop intéressés à réaliser leur plan d'opération , pour ne pas s'empressez à profiter pour cet effet du premier moment opportun. Aussi , à peine les Prussiens eurent-ils quitté Erfurth et la contrée adjacente , que les troupes de l'Empire se remirent aussitôt en mouvement , occupèrent de nouveau cette ville et en firent leur place d'armes. Le général Arberg se rapprocha en même tems des frontières de la Hesse , repoussa les Alliés de Vacha et de Hersfeldt , s'empara du château de Friedwald , et assura de cette manière sa communication et celle des troupes de l'Empire avec les Français.

Cette communication donnait aux deux armées Françaises une prépondérance qu'elles

n'avaient pas eu jusqu'alors sur celle des Alliés , et le duc Ferdinand se trouvait dans une situation beaucoup plus embarrassante qu'à l'ouverture de la dernière campagne. Supposé qu'il eût voulu réitérer la tentative qui lui avait si bien réussi l'année précédente contre Clermont ; les circonstances avaient bien changé. L'activité des Généraux et la sévérité de Belle-Isle avaient rétabli la discipline dans l'armée Française. L'habileté de ses chefs lui avait fait reprendre courage , et le maréchal de Contades avait si habilement réparti et si bien posté son armée du Bas-Rhin , que l'on eût rencontré les plus grandes difficultés à passer ce fleuve. De plus , il y avait beaucoup plus à craindre que l'année d'auparavant pour la Hesse et pour le pays d'Hanovre. L'armée du Mein était beaucoup plus nombreuse et bien mieux organisée ; elle avait les plus grandes facilités pour menacer ces provinces, de concert avec les troupes Autrichiennes et celles de l'Empire. Elle avait , d'ailleurs , à sa tête ce même duc de Broglio , auquel Soubise avait été redevable de deux victoires. Si le Duc se décidait , au contraire , à repousser Broglio des bords du Mein , on avait lieu d'appréhender que l'armée du Bas - Rhin ne se frayât une route à travers la Westphalie et ne forçât le Duc à se retirer promptement , en l'exposant à perdre d'un côté plus qu'il n'au-

rait gagné de l'autre. C'étaient les Alliés qui, dans les deux cas, avaient les plus grands périls à courir, parce qu'il était à présumer que les ennemis, réunissant leurs forces, feraient les plus grands efforts pour les repousser de la Westphalie et de la Hesse jusqu'au delà des rives du Weser. Or, c'est à quoi le duc Ferdinand ne pouvait absolument point s'exposer, à moins qu'il ne voulût se borner à une guerre purement défensive. Ce dernier parti lui semblait aussi désavantageux que déshonorant, à la tête d'une excellente armée que sept mille Hessois venaient de renforcer, et qui comptait, par conséquent, soixante mille combattans. La prudence lui ordonnait donc, dans ces conjonctures, d'aller à la rencontre de l'une ou l'autre des armées Françaises, et de battre l'une pour triompher ensuite plus aisément de la seconde.

Telle fut aussi la résolution qu'il prit, conformément au système de Frédéric, son maître et son modèle dans l'art de la guerre. L'application de ce système lui avait très-bien réussi jusqu'alors. Malgré les obstacles qu'il était facile de prévoir, de quelque côté qu'il commençât à exécuter son plan, il crut devoir profiter de l'absence du maréchal de Contades pour attaquer Broglio. Il était vraisemblable que cette circonstance ne permettrait pas aux Généraux de l'armée du Bas-Rhin de prendre des mesures

décisives et vigoureuses ; et il se flattait ainsi de réussir à frapper quelque coup heureux, avant que les Français se trouvassent en état de passer le Rhin et de faire en Allemagne des progrès ultérieurs. Pour cet effet il laissa vingt-cinq mille hommes dans le pays de Munster, sous les ordres du général anglais Sackville et du général hanovrien Spörken, et rassembla le reste de son armée dans la Hesse.

Mais, avant de rien entreprendre contre Broglie, il fallut commencer par repousser les troupes Autrichiennes et celles de l'Empire qui s'étaient établies dans l'évêché de Fulda et qui auraient pu profiter de son expédition contre l'armée Française pour essayer d'envahir Cassel et le pays d'Hanovre. Pour faciliter les opérations du Duc, il fallait que le prince Henri vint du côté de la Saxe faire une diversion en Franco-nie. Il s'y prêta volontiers et détacha sept mille hommes sous les ordres des généraux Knoblauch et Linstadt. Ils devaient forcer le cordon ennemi dans le pays de Bareith, au même instant où les Alliés attaqueraient du côté de la Hesse. Cette opération fut très-heureusement exécutée, et la ligne des quartiers d'hiver de l'armée Autrichienne et de celle de l'Empire ayant été rompue, elles se retirèrent jusqu'à Bamberg.

Après cette expédition, aussi courte qu'elle fut heureuse, le prince héréditaire de Brun-

vic, qui avait commandé le corps des Alliés, retourna à l'armée, et les Prussiens reprirent le chemin de la Saxe. Leur soudaine apparition et leurs sages manœuvres avaient produit l'effet que l'on s'en était promis. Les généraux ennemis Arberg, Brown et Campitelli venaient d'être repoussés avec perte jusques dans le fond de la Franconie, et le duc Ferdinand se trouvait maître d'exécuter librement son projet. Il se hâta de l'accomplir, sans laisser aux ennemis le tems de reprendre courage, et avant que le corps du comte Saint-Germain, qu'on attendait à l'armée Française, pût y arriver. Le Duc avait suivi le Prince héréditaire jusqu'à Fulda. Ce fut là qu'il consumma les préparatifs de son expédition, après quoi il se mit en marche sur trois colonnes, et l'armée passa la nuit sous les armes près Windeken.

Broglio put aisément conclure de ces divers mouvemens du Duc, qu'il allait être attaqué à son tour, qu'on essaierait de surprendre ses quartiers d'hiver et surtout de lui enlever Francfort. C'était, à l'époque dont nous retraçons l'histoire, l'un des plus faibles Généraux français, et il se garda bien d'imiter la sécurité qui avait été jadis si funeste à Clermont. Pour être averti à tems de l'approche des Alliés, il avait établi en avant de la première ligne de ses quartiers une chaîne de postes, au delà de laquelle il avait même

placé, pour plus de sûreté, ses troupes légères à une distance de huit à neuf milles. Leur retraite successive fut le signal de l'arrivée des Alliés, dont Broglio fut à peine averti assez tôt pour faire tous les préparatifs nécessaires pour accueillir le duc Ferdinand. Résolu d'en venir à une affaire de poste, il choisit le terrain situé entre le bourg de Bergen, près Francfort, et les hauteurs escarpées et boisées aux environs du village de Wilbel. Ce terrain très-coupé et de médiocre étendue, convenait parfaitement à une armée de vingt-cinq mille hommes, et la disposition de Broglio pour s'y défendre, fit honneur à ses talens. Son ordre de bataille était neuf, et s'écartait en plusieurs points des méthodes anciennes. Il choisit pour la troupe des différentes armes et pour son artillerie, le local le plus favorable à leurs opérations, et cacha avec tant d'art les soutiens des divers points sur lesquels il devait s'attendre à être attaqué, qu'il put se flatter de se maintenir dans un poste si avantageux, en dépit des plus grands efforts de l'ennemi (1).

La savante position des ennemis frappa le duc Ferdinand, lorsqu'il s'approcha de Bergen,

(1) Voyez la description détaillée de ce poste, ainsi que de la bataille, dans l'*Histoire de la guerre de sept ans*, par Tempelhof, tom. III, p. 27, 33.

le 13 avril, sur cinq colonnes. Il contempla avec étonnement une contrée où la nature s'était plu à former un poste militaire, qui aurait été infiniment avantageux, quand même le Général français n'aurait pas eu l'art d'en profiter. Il admira d'autant plus la sagesse des mesures de Broglio, que ses ennemis ne lui avaient guères donné jusqu'alors le spectacle d'une disposition militaire aussi digne d'éloges. La victoire lui paraissant infiniment douteuse, il balança d'abord s'il attaquerait ou s'il prendrait le parti de se retirer. La retraite lui parut déshonorante, et jugeant, d'après tout ce qui s'offrait dans ce moment à ses regards, qu'il ne serait pas impossible de conquérir le bourg de Bergen, quelque nombreux que fût le détachement qui l'occupait, il résolut de faire une tentative pour en chasser l'ennemi et pour se frayer la route de Francfort. Il espéra que la bravoure de ses troupes faciliterait l'attaque. Il crut que, s'il réussissait à s'emparer de Bergen, l'aile gauche des ennemis serait hors d'état de lui opposer une résistance ultérieure, et que de cette manière, le Général français perdrait tout l'avantage actuel de sa position. Mais le Duc se trompait en ne regardant le poste de Bergen que comme le point d'appui de l'aile gauche des ennemis, et en se faisant une trop faible idée de la résistance que le local y opposerait à son

attaque. Cette attaque dut échouer contre les murailles, les haies et les fossés qui entouraient le bourg, contre une batterie placée au centre de la ligne, et surtout entre quinze bataillons que Broglio avait placés en colonne pour être à même d'en détacher des régimens de troupes fraîches au secours de Bergen. Aussi la bravoure des Hessois ne put-elle triompher de tant d'obstacles, et le prince d'Ysenbourg qui les commandait fit dans cette occasion à la patrie l'honorable sacrifice de ses jours.

Cette tentative infructueuse convainquit le Duc, qu'en dépit de tous ses efforts il ne réussirait point à forcer le poste de Bergen. Ce fut alors seulement qu'il en apprécia tous les avantages; et l'art avec lequel les Français avaient su masquer leur position, lui prouva combien leur tactique se ressentait de l'habileté de leurs nouveaux chefs. Il prit donc avec beaucoup de prudence le parti de ne pas s'exposer à de plus grands dangers, la perte qu'il avait essuyée jusqu'alors étant assez légère. Le désordre que cet échec avait occasionné parmi les troupes repoussées par l'ennemi, était encore aisé à réparer. Ce qui facilitait d'ailleurs la retraite du Duc, c'est qu'il n'avait point, comme Frédéric, à Kollin, commis l'imprudence d'exposer la plus grande partie de son armée au feu des ennemis, et d'aggraver par-là sa déroute. Il n'avait em-

ployé pour l'attaque de Bergen qu'une partie de son aîle gauche, et le reste de l'armée n'avait pris aucune part au combat. Graces à ce trait de prudence, qui rendit la journée de Bergen honorable pour lui, non-seulement le mauvais succès de son entreprise ne l'empêcha point de faire tête à l'ennemi durant le reste de la campagne, mais il eut encore la satisfaction de la terminer très-glorieusement.

Il était néanmoins à craindre que la retraite, sous les yeux d'un ennemi vainqueur, n'entraînât des suites fâcheuses. Il était à peine midi, et la nuit seule pouvait couvrir de ses ombres la marche rétrograde des Alliés. Dans cette situation critique, il fallut employer la ruse au lieu de la force. Déjà le Duc avait conduit son armée derrière ces mêmes hauteurs, en deçà desquelles il l'avait rangée le matin en bataille; le feu de la grosse artillerie avait cessé de part et d'autre, tout semblait annoncer la retraite des Alliés, lorsque tout-à-coup on les vit gravir de nouveau la hauteur, et y dresser des batteries. Les Généraux français en conclurent que l'on avait dessein d'engager un second combat. Ils n'en doutèrent presque plus, lorsqu'ils virent quelques bataillons de l'aîle gauche des Alliés reprendre le chemin de Bergen, et leur aîle droite faire mine d'appuyer l'attaque du bois de Wilbel par les chasseurs Hanovriens et Hessois. Ces divers

mouvemens des Alliés , accompagnés d'une forte cannonade , durent naturellement inspirer des craintes aux Français pour les deux ailes de leur armée , et les engager à pourvoir à la sûreté de l'une et de l'autre. Mais toutes ces manœuvres du Duc n'étaient que de fausses démonstrations , destinées à donner le change aux Français , et à les empêcher d'inquiéter sa retraite , qu'il était résolu d'opérer à l'entrée de la nuit. Son dessein n'était nullement , comme on l'a prétendu dans quelques écrits du tems , d'attirer Broglio hors du poste excellent qu'il occupait , afin de l'attaquer ensuite avec avantage. Quand une armée s'est décidée à une affaire de poste , l'espoir de la porter , par une retraite simulée , à quitter une position favorable , est fort chimérique. Si l'on prétend que le Duc comptait peut-être sur l'impétuosité naturelle du caractère français , on ne songe pas que tous les mouvemens de l'armée dépendaient de la volonté du Général en chef. A moins que ce dernier ne se laisse emporter lui-même à une fougue malentendue , un dessein pareil à celui que l'on prête au duc Ferdinand , est absolument inexécutable , surtout quand l'on a en tête une armée bien disciplinée , conduite par un chef expérimenté , qui ne la perd pas un moment de vue.

L'issue de la bataille ne répondit point , il est vrai , aux intentions du Duc. Il ne réussit

pas à isoler les quartiers des Français près Friedberg, en leur coupant la communication avec celles de leurs troupes qui hivernaient sur les bords de la Nidda. L'espoir de leur enlever Francfort fut déjoué, des obstacles majeurs n'ayant point permis aux Alliés de se frayer la route de cette ville, et les ayant obligé à se désister d'une entreprise, qui eût décidé des évènements de la campagne entière. L'on doit néanmoins au Duc la justice de convenir qu'une victoire n'aurait pu être plus glorieuse pour lui que ne le fut sa conduite dans la journée de Bergen. Après que son aile gauche eut été battue, il se maintint encore durant huit heures sur le champ de bataille, par de très-savantes manœuvres, et les Français n'osèrent l'attaquer. Ses chasseurs réussirent même à déloger leurs troupes légères du bois de Wilbel, à s'avancer jusqu'aux bords du précipice, en deçà duquel les Saxons étaient postés, et ils s'y maintinrent jusqu'aux approches de la nuit (1). Le Duc pro-

(1) Le général saxon Dyhern fut blessé mortellement dans cette occasion, et il expira peu de jours après entre les bras des ecclésiastiques, lui qui avait toujours fait profession de les mépriser autant qu'il affectait de mépriser la religion même. Ce fut un grand triomphe pour le docteur Frenseinius, doyen du clergé de Francfort-sur-le-Mein, qui assista le Général dans ses derniers momens, d'avoir converti un incrédule aussi déterminé. Quelque

fit de cet intervalle pour mettre les blessés en sûreté; il sut terminer le combat avec beaucoup d'art, et alla camper à un mille du champ de bataille; après quoi il se rapprocha de Cassel, et fit cantonner ses troupes.

Broglio, d'un autre côté, ne se laissa point aveugler par sa victoire; il ne quitta point son poste avantageux pour attaquer les ennemis; il ne voulut pas même les poursuivre jusqu'à Windecken. Quelques-uns de ses Généraux lui conseillèrent de profiter du premier moment de terreur que les ennemis avaient éprouvée, de leur disputer la retraite, et de leur porter ainsi un coup mortel. Mais Broglio montra trop de circonspection dans cette rencontre; il démentit trop la vivacité naturelle des Français, pour risquer imprudemment les avantages qu'il avait eu le bonheur de remporter. Il connaissait les talens militaires du duc de Brunsvic, autant que Daun avait su apprécier ceux de Frédéric. Comme après la bataille de Kollin, Daun avait craint de s'exposer à des événemens fâcheux, en inquiétant la retraite du Roi, ainsi Broglio ne fit rien pour entraver celle du Duc. Lors même

équivoque que soit une conversion si rapide, le Docteur eut néanmoins la vanité de publier une relation, en deux feuilles, de la conversion *miraculeuse* du général Dyhern. Voyez l'ouvrage allemand, intitulé : *Nouveau Recueil historique et généalogique*, tom. XI. pag. 121.

que le comte de Saint-Germain lui eût amené un renfort de dix mille hommes, et quoique son armée comptât alors au delà de trente mille combattans, il ne voulut hasarder aucune fausse démarche, tant il était jaloux de l'honneur d'avoir remporté la première victoire sur le duc Ferdinand. D'ailleurs il ne se trompait pas en croyant que la disette de vivres obligerait bientôt les Alliés à se retirer plus avant dans la Hesse, et même au delà des frontières de cette province. Il imita donc l'exemple du Duc; il fit cantonner son armée sur les rives de la Lahn. Ainsi les deux armées jouirent de quelques instans de repos, jusqu'au moment où les éloges que la France prodigait au vainqueur de Bergen, réveillèrent la jalousie du maréchal de Contades.

La bataille de Bergen fut pour Ferdinand, ce que celle de Kollin avait été pour Frédéric. L'un et l'autre ils éprouvèrent, pour la première fois, dans ces deux journées, l'inconstance de la fortune; pour la première fois ils se virent obligés de céder le champ de bataille aux ennemis. Dans ces deux rencontres la victoire couronna les entreprises des Généraux qui conduisirent une seconde armée à l'ennemi, après les avantages remportés par la première; mais la conduite du Général en chef de l'armée Française fut bien différente de celle du Général autrichien.

autrichien. Le prince Charles de Lorraine perdit des momens précieux à temporiser après la bataille de Kollin, craignant peut-être de ne pas être aussi heureux que Daun. Contades, au contraire, n'aspira qu'à égaler, peut-être même à surpasser Broglio. Le Maréchal était encore à Paris, lorsqu'on y reçut la nouvelle de la victoire de Bergen. Il fut témoin de l'enthousiasme avec lequel on célébra le triomphe du vainqueur (1). Une noble émulation le porta à se signaler par des exploits semblables à ceux de son rival heureux. Il concerta, sans délai, avec les ministres du département de la Guerre, un

(1) Telle était néanmoins l'influence des protections et des cabales à la Cour de Versailles, qu'il y eut un parti qui s'empressa à ravaler la gloire de Broglio. Ses ennemis disaient, qu'après tout il avait simplement l'honneur de ne s'être point laissé battre dans un poste inexpugnable. Le prince de Soubise qui lui avait cédé le commandement à regret, allait même jusqu'à soutenir que c'était lui qui avait découvert et soigneusement reconnu ce poste, et fixé l'attention de Broglio sur les avantages qu'il offrait. Cette rodomontade, dont tout autre qu'un français aurait rougi, ne fait guères honneur au caractère de Soubise, et prouve combien il jalousait le mérite supérieur de ses collègues. Soubise n'était certainement pas assez bon militaire pour imaginer et pour suggérer à Broglio l'excellente disposition, au moyen de laquelle il se défendit si bien. supposé même qu'effectivement il lui eût indiqué le poste en question.